

ÉMILIE MEESEN

« La dignité par l'estime »



Émilie Meessen est cofondatrice et coordinatrice des « Infirmiers de rue ». Tous vont à la rencontre des sans-abri à Bruxelles.

AVOIR choisi le métier d'infirmière, ce n'est pas tout à fait un hasard ?
– Je voulais faire quelque chose de tourné vers les autres. Au départ, j'avais l'intention de travailler en Afrique. J'ai hésité entre assistante sociale et institutrice, puis j'ai choisi d'être infirmière sans très bien savoir en quoi consistait le métier. Mais dès les premières semaines à l'école, j'ai su que c'était la bonne voie pour moi.

– Et vous êtes partie en Afrique ?

– Oui, à la fin de mes études d'infirmière, je suis partie au Burkina Faso avec Sara Janssens, qui a fondé plus tard avec moi « Infirmiers de rue ». Nous avons travaillé dans un dispensaire de brousse dans un village sans eau ni électricité. C'est le moment où on est jeune et où on veut découvrir autrement la vie. Nous y avons fait un

« Pour avoir une chance de retrouver un travail ou un logement, il faut être propre. »

mémoire sur l'hygiène, la base pour les soins. Je suis retournée plus tard là-bas pendant quatre mois encore. J'y ai découvert l'importance de la solidarité, de la vie communautaire, du réseau social qui aide à aller mieux. J'ai découvert aussi qu'on peut travailler, même avec peu de moyens.

– Mais vous n'êtes pas restée en Afrique ?

– Non, j'ai constaté qu'on pouvait être utile aussi en Europe. J'ai travaillé à « La Fontaine », un lieu d'accueil à Bruxelles pour les personnes sans-abri où ils peuvent recevoir les premiers soins. J'ai aussi rencontré d'autres publics de la rue à la suite d'une spécialisation d'infirmière en santé communautaire qui m'a permis de travailler dans le milieu de la prostitution et de la toxicomanie.

– Quel a été le déclic pour créer l'ASBL « Infirmiers de rue » ?

commence e de soi »

– Sarah Janssens et moi, nous avons été frappées de constater que beaucoup de gens en rue restaient en permanence dans la saleté et ne se soignaient pas malgré tous les services sociaux ou médicaux de proximité qui existent, mais où certains ne vont pas. Finalement, en concertation avec ces services, nous avons pensé qu'il fallait créer quelque chose de nouveau, des infirmiers en première ligne, pour personnifier la santé et pour sensibiliser dans la rue ces personnes sans-abri à l'hygiène.

– *L'objectif, c'est d'apporter des premiers soins ou de donner des conseils d'hygiène ?*

– Le travail de rue, c'est de recréer un lien entre la personne et les services médicaux et de redonner une habitude de soins de soi. À certains, nous donnons des adresses où on peut prendre une douche et cela suffit. Nous en accompagnons d'autres jusqu'à une maison médicale. À ceux qui ne sont pas prêts à se déplacer, nous apportons et proposons, si nécessaire, des premiers soins médicaux, par exemple soigner des plaies. Nous leur donnons des moyens tout simples de se laver avec des lingettes, une petite bassine d'eau, un savon. Nous essayons que chacun avance par étape son rythme.

– *Vous les voyez plusieurs fois ?*

– On essaye qu'il y ait un suivi régulier et en général après sept mois, les gens retrouvent une habitude de soins d'eux-mêmes, d'attention à leur corps et sont réinsérés dans un logement avec un accompagnement à domicile. On rencontre des gens qui sont dans la rue depuis dix, quinze ans et qui avaient perdu l'estime d'eux-mêmes. Nous voyons qu'en

reprenant soin d'eux, ils retrouvent confiance. Avec les autres associations, il y a alors moyen de les réinsérer dans un logement. Au début, c'est difficile, mais quand le déclic est fait, cela va plus vite. La semaine dernière, nous avons par exemple revu un monsieur polonais qui n'allait pas bien depuis longtemps, qui était fréquemment à l'hôpital. Après nos contacts réguliers, il nous a dit que maintenant, il a franchi la première marche pour remonter la pente et ne plus tomber.

– *L'hygiène est un préalable, mais ce n'est pas suffisant pour remonter la pente...*

– Bien sûr. Dans le travail de rue, nous ne travaillons pas seuls, mais avec d'autres associations médicales et sociales pour le suivi de la personne. Tous, nous sommes convaincus que pour avoir une chance de retrouver un travail ou un logement, il faut être propre.

– *Vous allez toujours à pied et par deux vers les gens ?*

– À pied ou à vélo. C'est une approche douce de la personne qui nous voit ainsi arriver simplement. Nous allons à deux pour avoir deux avis sur l'état médical de la personne. À deux, le contact est plus facile parce que la personne peut se sentir bien avec l'une ou l'autre. Notre terrain d'action, c'est Bruxelles centre principalement. Il y a des gens qu'on revoit souvent, d'autres qui partent ailleurs ou trouvent un logement.

– *Qui sont ces personnes ?*

– Ils ont chacun une histoire et un parcours différents: des étrangers et des Belges; certains qui sont de passage en

rue et d'autres qui y restent un peu plus longtemps; certains qui ont toujours vécu dans un milieu socio-économique plus faible, d'autres qui y sont depuis peu. Mais personne ne choisit la rue d'emblée.

– *Comment êtes-vous perçus ?*

– Bien. Il y a de bons contacts en général car nous respectons leur intimité s'ils ont envie de rester seuls un moment.

– *Vous ne faites pas uniquement du travail de rue ?*

– Nous assurons aussi des formations et créons des outils de sensibilisation à l'hygiène.

– *Qu'est ce qui est encourageant ?*

– C'est de constater que l'on peut sortir de la rue, même après un parcours personnel difficile, que les choses peuvent changer.

– *Qu'est ce qui a favorisé votre engagement ?*

– Peut-être une éducation où on insiste sur l'altruisme. Le milieu familial aussi, puisque mes parents sont médecins. J'allais enfant parfois avec mon père en hôpital visiter les patients. Mais je dirais surtout le scoutisme. Je me souviens d'une veillée de Noël chez les guides où chaque patrouille devait apporter une bougie aux gens qui étaient isolés chez eux ou qui faisaient la manche en rue. Je me souviens très bien de ce soir-là. Ça m'a sans doute marqué pour la suite de mon parcours.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

www.infirmiersderue.be